

CONTRIBUTION LIBRE

Le totalitarisme « politically correct ». Mythe ou réalité?

Une décennie après l'instauration de la dictature *politically correct*, se déclarer *politically incorrect* est toujours très chic. Le slogan évoque la posture héroïque du dissident ou du résistant que menace d'écraser la dictature *politically correct* (PC, pour les intimes). L'ensemble du mouvement PC regroupe des militants et des penseurs féministes, homosexuels, noirs, amérindiens, etc. Les PC s'élèvent contre les attaques explicites ou implicites envers les « minorités », c'est-à-dire les femmes (même si elles sont majoritaires), les homosexuels et les membres des diverses communautés culturelles. Le PC est ainsi associé à d'autres concepts en vogue, tels que la « politique de la reconnaissance », la « politique identitaire » et le « multiculturalisme ». Enfin, le PC serait tout à la fois un état d'esprit aux prétentions totalitaires et un mouvement social pratiquant la censure et l'exclusion à l'égard de tous ceux soupçonnés d'être sexistes ou racistes.

Ces PC sont souvent d'anciens marxistes qui ont troqué la critique économique du capitalisme pour une critique culturelle du libéralisme. D'ailleurs, l'expression « politically correct » vient directement des milieux de gauche des États-Unis. Dans les années 1930 et 1940, les socialistes modérés ou les communistes libertaires étiquetaient comme « politically correct » le « camarade » qui acceptait sans discuter les directives venant de la haute hiérarchie du parti inféodé à Moscou et à son chef, Joseph Staline. L'expression évoquait l'ironie. Quelques décennies plus tard, le terme est repris par des universitaires de gauche ou des intellectuelles féministes pour s'autocritiquer en soulignant l'écart entre les principes (politiquement corrects) qu'ils enseignaient et leur mode de vie. Là encore, l'expression est teintée d'ironie et sert à indiquer un positionnement individuel au sein du mouvement de gauche^[1].

C'est vers 1990 que l'expression est reprise par des gens situés à droite (droite morale ou économique, ou les deux à la fois) sur l'échiquier politique américain pour stigmatiser leurs adversaires de gauche. L'expression devient rapidement très populaire. En cherchant sur une base de données consacrée aux médias (NEXIS), on découvre ainsi que s'il n'y a aucun article qui mentionne le « political correctness » en 1985, on en compte 65 en 1990 et 6 985 en 1994^[2].

Les PC sont généralement considérés de gauche, leurs adversaires de droite (cette dichotomie est nécessairement quelque peu caricaturale). Il s'agit d'une gauche et d'une droite qui ne s'opposent plus en termes économiques, les deux camps partageant même une haine pour le néolibéralisme économique. Mais n'ayant à proposer aucune solution de rechange économique au capitalisme, PC et anti-PC ont préféré délaissé la réflexion socio-économique pour s'affronter autour d'enjeux moraux et culturels. L'enjeu du combat entre cette gauche et cette droite morales est le contrôle de

l'imaginaire social, ce qui explique toute l'importance accordée à l'art, à la littérature et à la philosophie ainsi qu'aux mots et aux appellations. Les détracteurs des PC leur reprochent de se bercer d'illusions en croyant enrayer la discrimination en troquant « nègre » pour « noir » ou « mal voyant » pour « aveugle ». Nombreux anti-PC n'hésitent pas à pousser la critique plus loin, accusant les PC d'imposer un véritable totalitarisme sous prétexte de rectitude politique.

Admettons avec les anti-PC que l'on parle beaucoup plus aujourd'hui qu'il y a vingt ans de féminisme, d'homosexualité et de droits des minorités. Admettons également que les PC sont présents dans les départements de littérature et dans certaines branches des sciences humaines et qu'ils n'hésitent pas à dénoncer des formules maladroitement jugées discriminatoires qu'ils auront découvertes dans la description administrative du programme, dans le plan de cours d'un collègue, etc. Vrai encore que des programmes d'études féministes et de *Black studies*, parfois très bien financés, sont apparus dans plusieurs universités en Amérique du Nord. Vrai également qu'hors de leurs cercles d'initiés, les PC ont tendance à exiger une représentation des minorités dans toutes sortes d'institutions, laissant ainsi parfois entendre que seule une femme peut représenter adéquatement la vision des femmes, ou que seul un membre d'une minorité culturelle peut représenter la vision des autres membres de cette communauté[3]. Tout aussi vrai que des enquêtes ont été mises sur pied dans plusieurs universités pour en éradiquer l'esprit soi-disant raciste et sexiste qui y régnait[4]. Également vrai, enfin, que certains professeurs ont perdu leur poste pour des raisons parfois obscures, à la suite d'accusations de harcèlement sexuel ou plus simplement pour avoir refusé de modifier leur liste de lecture qui ne comprenait pas que des *dead white males*. Quant à la société en général, il est indéniable que les femmes, les homosexuels et les membres des minorités ont obtenu des gains légaux importants au cours des dernières décennies et qu'ils sont plus visibles que jamais dans les films et dans les spots publicitaires où ils sont présentés de façon plutôt sympathique, voire même complaisante.

Ceci étant dit, le discours anti-PC souffre d'une véritable enflure verbale qui frise la mauvaise foi. On se surprendra ainsi que soit encore en liberté — et même en vie — celui qui a écrit à l'automne 2000 dans les pages d'*Argument* que « *Le politically correct* [...] est peut-être la pire censure de tous les temps[5]. » « La pire censure de tous les temps », vraiment ? La censure PC serait donc pire que la censure de l'Inquisition des catholiques espagnols qui menait au bûcher, pire que la censure monarchique française qui mena la Marquis de Sade à la Bastille, pire que la censure révolutionnaire des Jacobins qui mena des centaines d'innocents à la guillotine, pire que la censure nazie qui menait à la chambre à gaz, pire que la censure du KGB, qui menait en Sibérie... Mais si la censure PC est plus terrible encore que toutes ces censures, quel miracle explique que ces preux intellectuels qui s'élèvent bravement contre cette dictature PC parviennent non seulement à survivre, mais également à publier leurs brûlots anti-PC dans des maisons d'éditions qui ont pignon sur rue, telle que Gallimard, ou dans des revues qui n'ont rien de clandestin, comme *Le Débat* en France, ou *Argument* au Québec. Et quel miracle explique que l'animateur de l'émission populaire au titre provocateur *Politically incorrect*, diffusée en toute légalité sur les ondes de la télévision aux États-Unis, n'ait pas encore été envoyé à la chaise électrique ? C'est à ni rien comprendre.

Pour tenter d'éclairer le phénomène PC, attardons-nous d'abord au milieu universitaire américain où le mouvement a pris naissance. Les universitaires PC seraient des militants avant d'être des enseignants, comme l'affirment Allan Bloom (pour qui les universitaires PC font « de la propagande plutôt que d'enseigner[6] ») et Alain Finkielkraut (ils disent aux étudiants « Ne soyez pas intelligents, soyez tolérants[7] »). Ces militants PC sont d'« extrême gauche », précise François Furet, qui se désole de « l'extraordinaire popularité qu'ont sur les campus américains des livres comme ceux de Franz Fanon ou de Rigoberta Menchù » qui « meublent des multitudes de séminaires consacrés à la critique de l'universalisme européen [...] : la tradition européenne toute entière, des

Grecs jusqu'aux Lumières, est mise en accusation, comme coupable de sexisme (*males*), de racisme (*white*) et de passéisme (*dead*)[\[8\]](#)». Pour Furet, les œuvres de Fanon et Menchù ne sont que des « cris de colère anticolonialistes » et ne peuvent en aucun cas prétendre être des « ouvrages philosophiquement ou historiquement substantiels[\[9\]](#) ».

Les Damnés de la terre de Franz Fanon sont en effet un plaidoyer pour la décolonisation, doublé toutefois d'une analyse psychologique et marxiste de la colonisation. Quant au livre de Rigoberta Menchù, écrit en collaboration avec Élisabeth Burgos, il s'agit d'une défense de la rébellion guatémaltèque. Mais posons cette question : qui a dû lire dans un cours obligatoire d'un département de philosophie, de science politique ou de sociologie l'ouvrage de Rigoberta Menchù ? En fait, après avoir complété un baccalauréat, une maîtrise et un doctorat en science politique en pleine crise PC, je n'ai vu ni lu dans aucun de mes cours ni le livre de Menchù, ni celui de Fanon. Par contre, il m'a fallu lire des textes d'Aristote, d'Emmanuel Kant, de John Locke, de Karl Marx, de John-Stuart Mill, de Montaigne, de Thomas Hobbes, et plusieurs fois *La République* de Platon, *Le Contrat Social* de Jean-Jacques Rousseau et *Le Prince* de Machiavel.

Furet croit pourtant que les professeurs PC ont pris le contrôle des universités en Amérique et mettent au ban les textes classiques. Furet explique ainsi : « Le phénomène [PC] est particulièrement visible dans les meilleures universités, [...] mais il existe dans *toutes*[\[10\]](#). » Furet sait peut-être qu'il exagère lorsqu'il affirme que le phénomène PC est visible dans *toutes* les universités, mais son choix rhétorique n'est pas innocent. En grossissant à l'excès l'image menaçante de son ennemi PC, Furet peut se permettre de passer sous silence le cas de l'université américaine Concordia, fondée et toujours administrée par des luthériens. Sur son site Internet, cette université annonce qu'elle a pour mission d'offrir une « éducation selon des valeurs chrétiennes pour former des leaders dans un monde en changement. [...] Concordia croit que la base de sa mission se trouve dans les Écritures et dans la confession luthérienne ». La célèbre Université Notre-Dame se présente sur son site Internet elle aussi comme « une université catholique », « animée depuis ses origines par la congrégation de la Sainte-Croix ». Il y est également précisé que cette « Université catholique tire son inspiration fondamentale de Jésus Christ, source de sagesse... » À Brigham Young University, un autre établissement religieux, l'administration interdit dans les résidences la masturbation ainsi que les rapports sexuels hors mariage entre adultes consentants. Sont également bannis du campus le café, car c'est une drogue, et la barbe, allez savoir pourquoi. Cela n'a rien à voir avec l'enseignement ? Soit. Mais on peut parier que les thèses PC ne sont pas enseignées de façon systématique dans cette université, ni dans les dizaines d'établissements universitaires américains fondés et administrés par des congrégations religieuses. Si les journaux tels que le *New York Times* font leurs choux gras des quelques cas d'enseignants limogés par suite de la cabale PC, on entend peu parler des professeurs dont l'enseignement est censuré par les autorités religieuses de leur université, autorités qui parfois n'hésitent pas à remercier les professeurs qui ne respectent pas l'esprit de l'établissement. C'est ainsi qu'en 1987, l'Université Catholique d'Amérique a mis à la porte Charles Curran, professeur titulaire, qui avait exprimé des idées jugées trop libérales au sujet de l'avortement, du divorce, de l'homosexualité, de la sexualité avant le mariage, etc. Plutôt que de nous présenter une analyse sérieuse et substantielle, Furet pousse plutôt un « cri de colère » anti-PC lorsqu'il déclare que *toutes* les universités américaines sont contrôlées par les PC. Or, l'analyse des anti-PC y gagnerait de beaucoup en rigueur et en crédibilité en considérant les cas de ces nombreuses universités religieuses, ou même de la National Defense University, cette université de l'armée américaine située à Washington D.C. et dont la mission est de « contribuer » aux forces armées américaines et au développement de la « nation » américaine. Contrôlée par les PC, cette université militaire; privilégiant une lecture féministe ou homosexuelle des textes classiques, les professeurs qui y enseignent ?

Même dans les universités civiles et laïques, il est loin d'être évident que les PC soient parvenus à faire des gains importants à l'extérieur des départements de littérature et de quelques départements de sciences humaines. Il existe dans nombre de départements de science politique au États-Unis et au Canada des chaires d'études stratégiques, financées à la fois par des industries privées d'armement ou par les ministères de la « défense ». Ces chaires présentent peu l'analyse PC des questions de sécurité. Quant aux étudiants en médecine, en droit, à la polytechnique, en économie ou au programme de MBA, il y a fort à parier qu'ils n'ont sans doute jamais entendu parlé ni de Fanon ni de Menchù. Largement financés par des entreprises privées, les départements d'économie et les programmes de MBA ont une influence bien plus grande sur la société américaine et sur l'ensemble de la planète que les professeurs de littérature anglaise qui encouragent leurs élèves à procéder à une lecture féministe de Shakespeare. D'ailleurs, l'Université de Chicago où Furet et Bloom enseignaient a produit à la fin du XX^e siècle deux prix Nobel d'économie, Milton Friedman et Friedrich von Hayek, tous deux de fervents partisans du libéralisme économique. Leurs thèses ont inspiré des individus comme Augusto Pinochet et la Constitution chilienne adoptée sous sa dictature ne s'intitulait pas la « constitution des damnés de la Terre », ni la « constitution du deuxième sexe », mais bien la « constitution de la liberté », en hommage au livre de Hayek portant le même nom... On voit donc que le champ universitaire est beaucoup plus complexe que ne le laissent entendre les analyses simplificatrices et alarmistes des ténors du mouvement anti-PC. Plus troublant encore, ce discours anti-PC apparaît alors même que de très nombreuses universités voient leurs budgets sévèrement coupés à la suite de l'application de politiques de droite. En 1991-1992, la State University de New York (SUNY) perd ainsi soixante millions de dollars, plus de mille professeurs et employés sont mis à pied, le nombre de cours offerts réduit et les frais de scolarité doublés. SUNY n'est pas un exemple isolé aux États-Unis et les universités canadiennes ont connu un sort semblable[11].

* * *

Même si leur présentation de la vie des campus universitaires américains semble pour le moins partielle, voire partiale, les anti-PC n'hésitent pas à étendre leurs conclusions angoissantes à l'ensemble de la société. Furet déclare ainsi que le mouvement PC est « le mouvement social le plus important du dernier quart de siècle » aux États-Unis. Sans vouloir minimiser l'influence du mouvement PC tant dans le monde universitaire qu'en art et dans les débats légaux, on peut tout de même se demander comment Furet peut lancer une telle affirmation alors que la révolution conservatrice orchestrée par Ronald Reagan et George Bush (père) bat son plein. Influencés eux aussi par les économistes Friedman et Hayek, Reagan et Bush (père) s'abritaient dans les programmes sociaux, réorganisaient la scène internationale et le commerce mondial et injectaient des milliards de dollars dans l'industrie de l'armement. Déçue de ne plus avoir de menace communiste à combattre, l'Amérique mettait en place, au coût d'une vingtaine de milliards de dollars, la « guerre contre la drogue » qui allait donner l'occasion à l'armée américaine d'envahir militairement le Panama et de déployer des troupes en Colombie. Cette guerre à la drogue allait conduire des centaines de milliers de personnes en prison ; certaines prisons ayant d'ailleurs été privatisées, on ne se gênait pas pour faire travailler les prisonniers. Toutes ces politiques ont-elles été inspirées par le mouvement PC d'« extrême gauche » ? Et le débarquement des Marines à la Grenade ? Et la guerre contre l'Irak ?

Quand Bill Clinton prend le pouvoir, sa tentative de promouvoir les droits des homosexuels dans l'armée américaine échoue lamentablement et le Parti démocrate qu'il dirige se déplace vers la droite en adoptant l'approche de la Troisième voie, comme d'ailleurs l'ensemble des partis de gauche d'Occident. Ces événements sont pourtant bien plus significatifs en termes de chambardements sociaux et politiques que la nouvelle grille de lecture proposées par les afro-américains pour étudier John Locke...

* * *

Laissons pour l'instant les considérations financières, militaires et politiques pour revenir au cœur des thèses anti-PC : le mouvement PC menace l'âme de la culture occidentale. En effet, les PC n'abordent la culture occidentale que du point de vue des femmes, des afro-américains, des homosexuels ou des Amérindiens plutôt que de méditer sur ce que cette culture occidentale a d'universel. C'est que sous le couvert de l'universalisme, la culture occidentale serait aveugle à la différence. Or les PC prônent justement le respect de la différence. Mais c'est cette passion pour la différence qui serait dangereuse, car elle pousse les PC à encourager la lecture d'œuvres mineures qui n'auraient comme seul mérite que d'avoir été écrites par des femmes, des amérindiens ou des colonisées. Même un président des États-Unis comme George Bush (père) a bien compris le danger que représentent les PC. Bush a en effet dénoncé ouvertement le « political correctness » lors d'un discours prononcé le 4 mai 1991 à l'Université du Michigan. Qu'il ait pu prononcer un tel discours dans une université est déjà surprenant, car toutes les universités seraient en principe contrôlées par les PC. Mais venons-en aux propos du Président : « Même si ce mouvement [PC] est né du désir louable d'en finir avec les restes de racisme, de sexisme et de haine, il a remplacé les anciens préjugés par de nouveaux. [...] Ce qui a débuté comme une lutte pour la civilité s'est transformé en [...] censure. Ils [les PCS] ont encouragé les gens à [...] écraser la diversité au nom de la diversité[12]. » Au nom de la diversité, en effet, les PC s'opposeraient à la lecture des textes classiques occidentaux, leur reprochant de véhiculer le sexisme et le racisme. Alain Finkielkraut reproche également aux tenants du multiculturalisme de n'aborder les œuvres classiques qu'avec l'intention de les attaquer et d'en dénoncer les éléments sexistes ou racistes. Incapables de lire avec cérémonie et recueillement, l'attitude des PC serait foncièrement ingrate envers les fondateurs de la culture universelle.

Le problème avec l'argumentaire anti-PC, c'est qu'à force de se croire universel, l'Occident a oublié qu'en pensant le monde, il se pensait lui-même pensant le monde. Pourtant, Platon ne pense pas le monde, il pense la cité grecque; Saint-Augustin ne pense pas le monde, il pense la chrétienté; Hegel ne pense pas le monde, il pense la Prusse. C'est vrai que dans un séminaire de philosophie politique de l'Université de Chicago ou dans un bistrot du quartier latin, les chaînes dont Fanon tente de se défaire ne font pas aussi bon chic bon genre que la toge rationaliste de Platon ou les perruques poudrées de Kant l'universaliste. Furet a beau jeu, en tant que grand spécialiste de la Révolution française, d'affirmer que Montesquieu, Emmanuel Sieyès et Octave Mirabeau menaient — eux — un combat universel. Universelles donc la Révolution française, la prise de la Bastille, la décapitation d'un roi, la guerre de Vendée et la Déclaration des droits qui refuse le droit de vote aux pauvres et aux femmes, universelle la sordide lutte de pouvoir entre Danton et Robespierre, universels les coups d'État de la famille Napoléon et son ambition conquérante. La guillotine dans l'île de la Cité serait donc d'une nature supérieure à celle de la kalashnikov des rebelles du Guatemala, du Pérou, de la Colombie ou des luttes de décolonisation. Heureux Furet qui est né au centre de l'Univers si confortablement lové sur les rives de la Seine.

Certes, la pensée de Platon et les autres a non seulement une prétention universelle, elle a une valeur universelle. Leur œuvre est riche et stimulante. Il faut le dire et le répéter. Il faut surtout y plonger. Mais le fait que l'Europe ait colonisé le monde entier — *au nom de principes universalistes* — ne donne-t-il pourtant pas aux « cris de colère anticolonialistes » une résonance toute universelle ? On reproche au travail de Fanon d'être une œuvre de militant plutôt que de penseur. Machiavel a pourtant écrit *Le Prince* dans le seul objectif de décrocher un boulot de conseiller auprès d'un prince riche et puissant. Et Machiavel ne conseillait-il pas au Prince de réunifier l'Italie ? Le nationaliste, calculateur et très intéressé Machiavel attire pourtant le respect. À son œuvre, on décerne le label de « classique » de la philosophie politique.

On me rétorquera que je suis de mauvaise foi, voire même sans foi. Vrai, des gens comme Furet et Finkielkraut peuvent s'intéresser aux cultures non-occidentales et admettre que l'Occident n'est pas

parfait. Mais ils ajoutent que le culte que vouent les PC à la tolérance et à la différence empêchent l'intelligence de percer. On apprend aujourd'hui à être tolérant plutôt qu'intelligent, répète Finkielkraut[13], et Gilles Labelle (qui nomme les PC les « différentialistes[14] ») souligne « qu'il est en fait extrêmement difficile d'obtenir une réponse précise d'un défenseur de la différence à des questions aussi élémentaires que : Quelle est la valeur de la différence ? Pourquoi est-elle préférable à son contraire ?[15] » Labelle indique également que pris dans « l'apologie de la différence pour la différence », « c'est peut-être le destin de la pensée différentialiste que de se résoudre finalement en fermeture complète de la réflexion, en non-pensée pure et simple quand elle est questionnée ou contestée ». Et voilà pourquoi les PC seraient si dangereux : ce sont des simples d'esprit qui entretiennent une « non-pensée ». C'est qu'il faudrait apparemment être un peu fêlé du la noix pour se braquer ainsi sur les passages où Spinoza, Kant ou Locke se justifient en raison l'infériorité politique des femmes et des non-propriétaires terriens.

Mais ce n'est tout de même pas la faute des PC si les grandes figures de la pensée universaliste occidentale ont effectivement justifié l'esclavagisme, le sexisme, le racisme et le colonialisme. On accuse les PC d'être obsédés par ces passages troublants, alors que le trouble et l'obsession devraient au contraire venir du fait que pendant des siècles, voire des millénaires, ces passages ne semblaient poser aucun problème à ceux qui les lisaient avec recueillement. Allan Bloom a un sacré culot lorsqu'il déplore que « Ce qu'exige le pouvoir noir, c'est l'identité noire et non des droits universels. Il insiste sur le respect pour les Noirs en tant que Noirs et non simplement en tant qu'êtres humains[16]. » Ce ne sont tout de même pas les Noirs qui ont pensé et instauré des droits *universels* dont ne bénéficiaient que les mâles blancs... Et qui prétendra que le dominé n'aspire pas à des droits universels quand Albert Memmi conclut son livre *Portrait du colonisé* par ces mots : « Toutes ses dimensions reconquises, l'ex-colonisé sera devenu un homme comme les autres. Avec tout l'heur et le malheur des hommes, bien sûr, mais enfin il sera un homme libre. » Plutôt que de crier au loup, les anti-PC devraient se plonger dans une lecture attentive et recueillie des auteurs qu'ils méprisent tant : ils y découvriront des pistes intéressantes pour méditer l'universalisme.

La question des femmes est encore plus fascinante. Une lecture féministe n'est-elle pas stimulante lorsque vient le temps de relire les pompeuses *Déclarations universelles des droits du citoyen* qui n'accordaient le droit de vote ni aux femmes ni aux pauvres (et qui n'abolissait pas l'esclavagisme, dans le cas des États-Unis). Après quelques décennies de réflexions féministes sur des milliers d'années de philosophie et de littérature sexistes, on s'insurge : « Le féminisme est allé trop loin ! » Ici encore, le discours anti-PC associe les féministes à l'extrémisme. En décembre 2000, Charles Rackoff, professeur à l'Université de Toronto, s'est publiquement élevé contre les célébrations entourant le massacre de quatorze étudiantes de l'école polytechnique de Montréal, le 6 décembre 1989. Selon Rackoff, « L'objectif est d'utiliser la mort de ces personnes comme prétexte pour promouvoir des idées *d'extrême gauche* de féministes radicales[17]. ». Si le PC exerce un véritable totalitarisme et la pire censure de l'histoire sur les campus universitaires, on s'attendrait à ce que ce professeur soit au mieux renvoyé, au pire envoyé dans un camp de rééducation dans les Territoire du Nord-Ouest ou liquidé par les membres d'une unité des gardes roses féministes. Car ceux qui connaissent l'histoire de l'humanité s'entendent pour dire que c'est à de telles pratiques que l'on reconnaît un système totalitaire. Or le directeur de la faculté où enseigne Rackoff a dénoncé les propos du professeur mais a bien précisé qu'il ne sévirait nullement contre celui-ci, car la liberté d'expression est un principe supérieur à l'Université de Toronto. Pour la tyrannie féministe, on repassera donc...

De telles incohérences de la part des anti-PC n'ont toutefois pas de quoi surprendre, tant la situation des femmes est complexe dans l'histoire et la pensée occidentales. Jacques Derrida, parlant de la culture occidentale, dira : « Pas femme qui vive. [...] des hommes, des hommes, des hommes, depuis

des siècles de guerre, et des costumes, des chapeaux, des uniformes, des soutanes, et des guerriers, des colonels, des généraux, des partisans, des stratèges, et des politiques, des professeurs, des théoriciens du politique, des théologiens. *Vous chercheriez en vain une figure de femme, une silhouette féminine, et la moindre allusion à la différence sexuelle*[\[18\]](#).» Derrida a tort, car cette différence entre l'homme et la femme ainsi que l'infériorité des femmes qui en découlerait sont au contraire discutées et justifiées par les plus grands philosophes qui ont pris le temps de coucher sur papier leurs thèses concernant l'infériorité de la femme[\[19\]](#). Le grand humaniste Montaigne plongeait ainsi sa plume dans l'encrier pour écrire que « la plus utile et honorable science et occupation à une femme, c'est la science du ménage[\[20\]](#) »; pour le libre-penseur Spinoza, c'est au terme d'une réflexion géographico-historique qu'il conclut que « dans tous les pays de la terre où vivent des hommes et des femmes, nous voyons les premiers régner et les secondes subir leur domination. De cette façon, les deux sexes connaissent la paix[\[21\]](#) ». Kant, penseur de l'universalisme abstrait et partisan des Lumières, prend la peine de dire explicitement que « Le beau sexe a tout autant d'intelligence que le sexe masculin, seulement c'est une belle intelligence, la nôtre étant sans doute une intelligence profonde, expression synonyme de sublime[\[22\]](#). » Quant à Jean-Jacques Rousseau, chantre de l'égalité entre les *hommes*, « Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes de tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès l'enfance[\[23\]](#). » Pour Auguste Comte, apôtre du positivisme : « L'homme est fait pour penser, la femme pour aimer. » Et pour Pierre-Joseph Proudhon, enfin, penseur adulé de l'anarchisme : « La femme en elle-même n'a pas de raison d'être. Elle est une sorte de moyen terme entre l'homme et le reste du monde animal. Sans l'homme, elle ne sortirait pas de l'état bestial[\[24\]](#). » Bien sûr, les PC n'auront rien compris si ils ne font que répéter que la culture occidentale est sexiste. Mais les anti-PC ne manquent-ils pas de respect pour tous ces grands penseurs lorsqu'ils écartent discrètement tous ces passages pour le moins embarrassants. Pire, les anti-PC n'adoptent-ils pas à leur tour une approche identitaire lorsqu'ils excusent ces grands philosophes de leurs propos sexistes en disant : « il faut remettre ces passages dans leur contexte historique et culturel ». Du coup, les œuvres de Kant et de Rousseau, par exemple, sont d'une part d'un universalisme génial, de l'autre une incarnation de la culture allemande du XVIII^e siècle dans le cas de Kant, et de la culture ambiante de la Genève du XVIII^e siècle dans le cas de Rousseau... Mais n'y a-t-il rien à méditer dans ce sexisme qui entache les écrits de ces grands penseurs, précisément parce que ces réflexions sexistes constituent des éléments d'articulation de la pensée de ces auteurs ? Loin d'imposer une des pires censures de l'histoire de l'humanité, l'analyse féministe, quoique parfois imparfaite, est extrêmement stimulante puisqu'elle met précisément en lumière des éléments de la pensée occidentale jusque-là peu discutés.

Pendant des siècles, l'Occidental aura eu l'âme sauve lorsqu'il lisait les classiques avec respect et recueillement sans cesser de vivre de l'exploitation des richesses du monde, de posséder des esclaves et de vivre avec une épouse qui n'avait le droit ni de voter ni d'aller à l'université. Aujourd'hui, on propose de relire ces œuvres en adoptant — entre autres — le point de vue de la femme ou de l'esclave, et les anti-PC crient au scandale et en appellent à la défense de la culture occidentale menacée. Qu'elle est soudainement bien fragile, cette culture occidentale que menace un livre de Fanon et quelques écrits féministes; et qu'elle surprise de constater que l'Occident n'était pas menacé quand il exploitait, pillait et consommait les fourrures, l'or puis les terres de l'Amérique, les épices et le coton de l'Asie, le pétrole, l'algèbre et la boussole du Moyen-Orient et le sang de millions d'esclaves venus d'Afrique. Aujourd'hui, certains et certaines ne proposent que de relire l'Occident à travers des yeux « étrangers ». L'idée n'est pas neuve. Montesquieu était-il un dangereux militant PC lorsqu'il a écrit *Les Lettres persanes* ? Et Kant et Rousseau complotaient-ils pour l'extrême gauche lorsqu'ils se sont inspirés des sociétés amérindiennes et polynésiennes pour décrire l'état de nature ?

* * *

Comment l'Occident peut-il frémir devant la menace de quelques auteurs féministes ou homosexuels, cet Occident fort de milliers de bombes atomiques, de centaines de milliards de dollars, d'IBM, d'Exxon, de McDonald, d'Hollywood, de ses salons du livre, de sa bibliothèque du Congrès, de ses revues littéraires, de ses centaines d'universités, de *think tanks*, de ses maisons d'éditions, de ses journaux et de ses agences de presses, de ses chaînes de télévision, de ses multiples éditions et rééditions et analyses de la Bible, de Platon, d'Aristote, de Machiavel, de Locke, de Rousseau, de Kant, etc. L'Occident a si bien fait le ménage autour de lui qu'il tremble maintenant à la vue d'une souris.

Il est vrai que Fanon et les féministes signent souvent des textes de combat et qu'entre les deux pôles, le politique est souvent plus important dans leurs écrits que la philosophie. Mais la philosophie politique des philosophes universalistes est elle aussi à la fois philosophique et politique. Le constater n'est pas blasphémer. Méditer le politique d'une philosophie politique universaliste devrait faire partie d'une démarche philosophique cohérente. Sinon quoi ? Les seuls universalistes seraient Platon qui vente le pouvoir des philosophes-rois, Aristote qui légitime la domination des Grecs sur les métèques et les esclaves, Saint-Augustin fasciné par la grandeur de la chrétienté, Machiavel écrivant pour qu'un prince l'engage comme conseiller et qu'ensemble ils réunissent l'Italie, Locke et Montesquieu rationalisant les droits des chefs de familles propriétaires terriens, Marx pensant le monde pour libérer les prolétaires, Hegel présentant l'État prussien comme l'aboutissement de la raison... Et l'on s'insurge du style partisan des féministes. Fanon, Memmi, les féministes et les autres écrivains PC parlent de domination et de libération. Fanon ne pense pas le monde, mais la domination de l'Occident sur le monde. Il n'en est pas moins universel pour autant. Tout comme l'Occident est universel en se pensant lui-même pensant le monde. Penser la domination qu'exerce la pensée universelle, n'y a-t-il là vraiment rien que l'Occident ne puisse méditer ?

La culture occidentale si abstraite, si universaliste et si rationaliste s'est d'ailleurs très souvent développée d'une façon qui suivait la puissance économique, militaire et politique des nations. Au fur et à mesure que la puissance commerciale et militaire de la Grèce décline, l'évolution de la pensée grecque (Platon, Aristote) s'arrête au profit de la pensée romaine (Cicéron), puis chrétienne (Saint-Augustin, Saint-Thomas), puis anglaise (Thomas Hobbes, John Locke), puis française (Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau), puis allemande (Emmanuel Kant, Friedrich Hegel, Karl Mark, Nietzsche, Martin Heidegger), puis aujourd'hui américaine (John Rawls). Ne voit-on pas que la pensée, tout universelle soit-elle, court souvent dans le sillage de l'argent et des armes ?

* * *

J'arpente encore les campus universitaires. On n'y voit pas de grandioses fresques murales représentant des slogans féministes ou des portraits de glorieux militants PC. Non. Comment aurions nous pu préserver l'universalisme et la rationalité de notre pensée dans un tel contexte. Mais dans les toilettes, dans les corridors qui mènent aux classes, aux bureaux des profs, à la bibliothèque, l'œil croise des panneaux publicitaires petits et grands, parfois même lumineux. Les classes de l'École des hautes études commerciales sont quant à elles identifiées par le nom de compagnies donatrices.

Ce qui menace réellement et sérieusement les universités en particulier et la culture en général, ce n'est pas tant une poignée de féministes et de multiculturalistes, mais bien les investisseurs et les agents en marketing qui envahissent les campus et la ville pour tapisser l'horizon de panneaux publicitaires. Et nos politiciens sont complices. François Legault, ministre de l'Éducation, disait au *Devoir* (le 22 septembre 1999) : « Je ne vois pas de problème à ce que des adultes soient confrontés à la publicité en échange d'argent que ces compagnies donnent à l'université. Qu'on le veuille ou non, nous vivons aujourd'hui dans une société de consommation. » Avec des arguments aussi creux, on

justifierait les pubs dans les églises et les synagogues, lors des mariages et des enterrements et même sur les pétales des fleurs que l'on offre à l'être aimé.

Certes, la publicité dans les universités révolte sans doute les anti-PC. On doit tout de même leur reprocher d'avoir exagéré à la caricature la menace de l'« extrême gauche » alors qu'une révolution de droite se déroulait au sein même de leur lieu de travail : les universités. Furet, Bloom et leurs comparses ont été les grands prêtres d'une vaste cérémonie de paranoïa collective face à un déferlement PC d'extrême gauche tyrannique, alors que la droite s'immisçait dans les endroits réellement stratégiques. Résultat : si on lit toujours très peu Fanon et Menchù à l'université, on y lit tous les jours Platon, Montesquieu, Molière, Balzac ainsi qu'une multitude de slogans publicitaires de Coke, Volkswagen et Visa... Furet et Bloom ont été ridiculement alarmistes, scandaleusement aveugles. Pendant qu'ils dénonçaient sans nuance le totalitarisme d'extrême gauche, la droite a non seulement accentué son emprise sur les départements stratégiques comme ceux d'économie et de MBA, mais également sur une bonne partie des sciences humaines. S'il existe en effet aujourd'hui des groupes de recherche féministes et afro-américaines dans plusieurs universités en Amérique du Nord qui tentent, tout comme les autres, de mettre la main sur du financement[25], des départements comme celui de science politique du Massachusetts Institute of Technology utilisent presque exclusivement l'approche du « rational choice », une méthode de l'économie libérale appliquée aux sciences humaines pour expliquer en termes de calculs économiques de rentabilité les choix des acteurs sociaux.

Plutôt que de se livrer à une foire d'empoigne, anti-PC et PC devraient peut-être cesser de tout analyser d'un point de vue moral et culturel et revenir à des considérations socio-économiques. Ils devraient également cesser d'entretenir une vision dichotomique, manichéenne du monde, et admettre que la réalité sociale et intellectuelle est trop complexe pour ne se diviser qu'en deux camps opposés. Certes, les pratiques socio-politiques et intellectuelles des PC sont parfois néfastes, tout comme celles des anti-PC peuvent aussi l'être, à leur manière. Mais si un groupe contrôle le réseau universitaire, comme le prétendent les anti-PC, ce ne sont pas les féministes ni les afro-américains, mais bien les économistes et les gestionnaires libéraux. Au-delà de leurs différends, PC et anti-PC ont donc des ennemis communs — les économistes et les gestionnaires — qui eux aussi tentent d'imposer une sorte de rectitude politique[26]. Économistes et gestionnaires se prétendent en effet universalistes et rationalistes. Les frais de scolarité ont augmenté d'année en année parce que le « réalisme » nous impose d'accepter les « lois » du « libre » marché, « lois » rigoureusement universelles. Friedmann et Hayek l'ont bien expliqué : impossible de dévier de ces lois économiques sous peine de catastrophes sociales. Ce discours est repris tant par les politiciens de droite que par les « socialistes » ayant opté pour la Troisième voie comme Bill Clinton, Tony Blair, Lionel Jospin, Schröder et Lucien Bouchard. Face à la « mondialisation » et aux « lois » du marché, nous n'avons pas le choix, nous disent ces « réalistes » qui connaissent tellement mieux que nous la réalité...

N'y aurait-il pas là une véritable tentation totalitaire visant à contrôler la pensée et les mots. Bref, ce discours à prétention universaliste et rationaliste de l'économie libérale ne cherche-t-il pas à imposer une *rectitude politique* bien plus implacable et inquiétante que celle du mouvement PC ? Et n'avons nous pas besoin, une fois de plus, de méditer le monde en termes de domination et de lutte de libération ?

Francis Dupuis-Déri*

NOTES

* L'auteur est *visiting scholar* au département de science politique au Massachusetts Institute of Technology, à Boston. Il a cosigné, avec Marcos Ancelovici, *L'Archipel identitaire* aux éditions du Boréal. Il a également signé plusieurs articles sur l'identité et sur la démocratie, ainsi que deux romans.

[1] Richard Feldstein, *Political Correctness*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997, p. 4-6 et John K. Wilson, *The Myth of Political Correctness*, Durham, Duke University Press, 1995, p. 3-4.

[2] John K. Wilson, *The Myth of Political Correctness*, Durham, Duke University Press, 1995, p. 8.

[3] Voir à ce sujet le texte de Gilles Labelle, « L'Université et la destruction de la subjectivité », *Argument*, vol. 3, no 2, printemps-été 2001, p. 75-76.

[4] Voir, par exemple, au sujet du département de science politique de l'Université de Colombie-Britannique à Vancouver, le livre de Patricia Marchak, *Racism, sexism and the University : the Political Science Affair at the University of British Columbia*, Montréal-Kingston, McGill-Queen's University Press, 1996.

[5] Yves Randon, dans « Musique et antimusique : essai contre le rock », *Argument*, vol. 3, no. 1, automne 2000-hiver 2001, p. 165. Le texte de Randon n'a pas pour objet la *politically correctness*, mais c'est justement parce qu'elle est faite « en passant » que son affirmation selon laquelle le PC est « la pire censure de tous les temps » est significative : aujourd'hui, un auteur sent qu'il peut lancer une affirmation aussi lourde sans avoir à s'expliquer, car elle relève du sens commun.

[6] Allan Bloom, *L'Âme désarmée : essai sur le déclin de la culture générale*, Montréal, Guérin, 1987, p. 18-19.

[7] Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri, *L'Archipel identitaire*, Montréal, Boréal, 1997, p. 47.

[8] Voir la revue *Le Débat*, 1997, n° 94, p. 8 (voir aussi les propos du même dans la même revue, n° 69, p. 89). Alain Finkielkraut reproche lui-aussi aux PCs de croire que « les *Dead White European Males* [...] constituent une puissance homogène et hégémonique » (Alain Finkielkraut, *L'Ingratitude : Conversation sur notre temps*, Paris-Montréal, Gallimard/Québec Amérique, 1999, p. 172).

[9] Voir la revue *Le Débat*, 1997, n° 94, p. 8.

[10] Nous soulignons.

[11] Pour de multiples exemples similaires, voir Paul Lauter, « Political Correctness and the Attack on American colleges », sous la dir. De Michael Bérubé et Cary Nelson, *Higher Education Under Fire : Politics, Economics, and the Crisis of the Humanities*, New York, Routledge, 1995.

[12] Cité dans John K. Wilson, *The Myth of Political Correctness*, Durham, Duke University Press, 1995, p. 8.

[13] Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri, *L'Archipel identitaire*, Montréal, Boréal, 1997, p. 47-48.

[14] Gilles Labelle, « L'Université et la destruction de la subjectivité », *Argument*, vol. 3, no 2, printemps-été 2001.

[15] Gilles Labelle, "L'Université et la destruction de la subjectivité", *Argument*, vol. 3, no 2, printemps-été 2001, p. 81 et p. 82, n. 10.

[16] Allan Bloom, *L'Âme désarmée : essai sur le déclin de la culture générale*, Montréal, Guérin, 1987, p. 33.

- [17] *Le Devoir*, 8 décembre 2000, p. A4 [nous soulignons].
- [18] Nous soulignons. Jacques Derrida, *Politique de l'amitié*, Paris, Galilée, 1994, p. 89.
- [19] Pour s'en convaincre, voir le livre de Benoîte Groult, *Cette mâle assurance*, Paris, Albin Michel, 1993 ou celui dirigé par Françoise Collin, Evelyne Pisier et Eleni Varikas, *Les femmes de Platon à Derrida : Anthologie critique*, Paris, Plon, 2000.
- [20] Benoîte Groult, *Cette mâle assurance*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 83.
- [21] Spinoza, *Traité de l'autorité politique*, Paris, Gallimard, 1954, p. 231.
- [22] Benoîte Groult, *Cette mâle assurance*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 92.
- [23] Éline Audet, *Le Cœur pensant : Courtepointe de l'amitié entre femmes*, éditions Le Loup de gouttière, p. 72.
- [24] Benoîte Groult, *Cette mâle assurance*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 94.
- [25] Voir Gilles Labelle, « L'Université et la déstructuration de la subjectivité », *Argument*, vol. 3, n° 2, printemps-été 2001.
- [26] Allan Bloom s'inquiète de l'influence des sciences de la gestion et du culte de l'argent et de l'enrichissement chez les étudiants universitaires, mais il le fait presque « en passant » (*L'Âme désarmée : essai sur le déclin de la culture générale*, Montréal, Guérin, 1987, p. 315-317).